

Le Mariage dans l'Europe des XVI^e
et XVII^e siècles. Réalités et représentations.
Nancy, 2003, Université de Nancy,

**DU MARIAGE POLITIQUE t. I.
AU MARIAGE D'AMOUR.
LE CAS DU PRINCE DON JUAN (1478-1497)**

Louis CARDAILLAC
Université de Jalisco
(Mexique)

Dans le dernier tiers du XV^e siècle, la royauté espagnole, humiliée par l'impuissance de ses souverains face à l'institution nobiliaire, est restaurée dans ses prérogatives.

Désormais, elle s'impose telle une puissance glorieuse, forte d'un royaume uniterritorialement. Par leur mariage, en 1474, les souverains ont réuni la Castille et l'Aragon. Sur la lancée, Grenade est conquise en 1492.

La veillance des nobles maîtrisée et les juifs expulsés, au prix fort de la redoutable Inquisition, ce puissant ensemble est désormais conforté par l'unité politique et religieuse. L'Espagne des Rois Catholiques est alors en mesure de conquérir le monde¹.

La naissance de cet État moderne prend toute sa force sous la houlette d'une femme hors du commun, Isabelle de Castille. La reine n'aura de cesse, tout au long de cette vie itinérante au cœur de son royaume restauré, de préparer son fils unique, don Juan, à devenir roi à son tour, à la tête de cette puissante Espagne.

Don Juan, « prince de l'espérance », né en 1478, dont la mort prématurée en 1497 bouleversa le destin de la Péninsule puisque, avec

1. Sur cette période, on lira avec intérêt : J. PÉREZ, *Isabelle et Ferdinand, rois catholiques d'Espagne*, Paris, Fayard, 1988.

lui, disparut la dynastie des Trastamare et vint s'établir en Espagne une dynastie étrangère, celle des Habsbourg.

Mais aujourd'hui, avec vous, je voudrais simplement réfléchir sur ce que représenta non seulement le mariage de don Juan, mais aussi celui de ses quatre sœurs, les princesses royales. Je voudrais, après vous avoir exposé les faits rapportés par les chroniqueurs, arriver à une réflexion sur ce que représentait la politique matrimoniale à l'orée des temps modernes.

Dès leur plus jeune âge, les cinq enfants des Rois Catholiques paraissent destinés à servir les intérêts d'une nation qui cherche de solides appuis extérieurs pour réaliser ses idéaux politiques, à savoir la réunification de la Péninsule sous une même autorité et l'établissement d'une présence prestigieuse en Europe.

Pour cela on prépare une triple alliance avec le Portugal, l'Angleterre et la Bourgogne, en essayant de constituer un bloc contre la France, la grande puissance rivale. Dans ce jeu diplomatique, les quatre filles et le fils de Ferdinand et d'Isabelle sont concernés. Ils connaîtront les plus hautes destinées et parfois aussi les plus dramatiques.

Voyons d'abord ce qui concerne Isabelle d'Aragon, la fille aînée. Elle fut l'instrument du rapprochement de l'Espagne et du Portugal, puisque, par deux fois, elle eut le triste privilège de faire le lien, pour une durée très courte, entre les deux pays.

En effet, elle épousa, à vingt ans, le fils unique de Jean II, roi du Portugal. Elle était donc appelée à devenir reine de son pays d'adoption. Mais son mari mourut d'une chute de cheval, le 13 juillet 1491, après seulement huit mois de mariage. Son successeur fut son cousin germain, Manuel I^{er}, dit « le Fortuné ».

Isabelle revint à nouveau au Portugal, mais, cette fois, comme reine, puisqu'elle épousa don Manuel en 1497. L'année suivante, elle mourut en couches, en donnant naissance à l'infant Miguel qui ne lui survécut que deux ans.

Décidément, l'alliance avec le Portugal était une des grandes préoccupations de l'Espagne d'alors : les Rois Catholiques tinrent à y faire souche. En 1500, troisième tentative : c'est, cette fois, une autre

filles des souverains, Marie, qui vient y épouser son beau-frère, le roi Manuel, avec une dispense du pape Alexandre VI. Elle fut la seule à connaître une vie paisible et heureuse. En dix-sept ans de mariage, elle donna à son mari dix enfants et assista au développement fulgurant de son pays d'accueil qui, grâce aux découvertes de Vasco de Gama (route des Indes orientales en 1497-1499), puis de Pedro Alvares Cabral (le Brésil en 1500), devint alors l'un des plus grands et des plus riches États européens.

Mais le sort le plus adverse fut certainement celui réservé à la petite dernière, sacrifiée sur l'autel de l'alliance hispano-anglaise. Depuis longtemps, la Couronne espagnole cherchait à sceller un pacte d'union avec l'Angleterre à travers un mariage.

Dès 1489, on envisage de faire épouser à Catherine l'héritier du trône. Elle n'avait alors que sept ans. Les pourparlers durèrent jusqu'en 1491. Le mariage avec le prince de Galles, Arthur, eut lieu finalement en 1501. Prématurément veuve, elle épousa le frère de son premier époux, Henri qui sera roi sous le nom de Henri VIII. Celui-ci la répudia en 1533, avec les graves conséquences que tout le monde connaît.

Les souverains avaient encore entre leurs mains deux autres cartes maîtresses à introduire dans leur jeu politique. Ils vont les utiliser pour sceller l'alliance avec l'Autriche, dépositaire de l'héritage bourguignon, constitué essentiellement par l'ensemble des Pays-Bas, l'Artois et la Franche-Comté.

La politique matrimoniale y connut une double réussite, puisque non seulement don Juan épousa Marguerite, la fille de Maximilien d'Autriche, mais encore l'infante Jeanne, sœur du prince héritier, parti dans les Flandres convoler en justes noces avec Philippe, fils du même Maximilien, et frère de la promise de don Juan. L'histoire leur attribuera plus tard le nom de Philippe le Beau et de Jeanne la Folle. Ils seront les parents de l'empereur Charles Quint.

Mais qui est donc Marguerite ? On peut la présenter en deux formules : pour l'heure, au niveau européen, elle est une victime de cette politique matrimoniale et, pour l'avenir, elle apparaîtra comme une maîtresse femme qui a su forger sa personnalité dans l'adversité.

Elle est la petite-fille de Charles le Téméraire, le dernier des ducs de Bourgogne, disparu sous les remparts de Nancy en 1477. Sa mère, Marie de Bourgogne, choisit comme époux, parmi ses prétendants, Maximilien, fils de l'Empereur d'Autriche qu'elle jugea le plus apte à défendre son héritage, face à la glotonnerie territoriale de Louis XI. Marie de Bourgogne meurt lors d'une partie de chasse en 1482. Maximilien se voit alors contraint de signer avec la France le traité d'Arras : la petite Marguerite, âgée de trois ans, est promise en mariage au dauphin Charles, âgé de douze ans, fils de Louis XI. Maximilien est contraint de donner comme dot une grande part de l'héritage bourguignon de sa femme. Il ne conserve que l'ensemble des Pays-Bas.

Marguerite est envoyée à Paris où elle reçoit une éducation choisie. Elle fréquente les humanistes de la Renaissance. On la marie au dauphin en 1483. Lorsque son mari accède au trône sous le nom de Charles VIII, elle devient reine de France. Mais, en 1491, Anne de Beaujeu, la régente, fait annuler le mariage pour que Charles puisse épouser Anne de Bretagne qui lui apporte son duché en dot.

En fait, la réputation de Marguerite et le mariage breton représentaient un double affront pour l'Autriche : d'une part, Marguerite était déçue de son titre de reine, et, d'autre part, pour pouvoir épouser Anne de Bretagne, Charles dut faire rompre le mariage qui avait été célébré par procuration entre Anne et Maximilien.

Marguerite était dès lors rendue à son père (elle avait seize ans) en même temps que celui-ci récupérait par un nouveau traité les provinces de l'Artois et de la Franche-Comté, cédées à la France comme dot. Maximilien pouvait envisager de nouvelles alliances : nous allons voir comment les préoccupations espagnoles et autrichiennes vont coïncider à travers les personnes de don Juan et de Marguerite.

Voici donc deux jeunes gens que les intérêts politiques de deux nations vont faire se rencontrer. Nous venons de voir après quelles péripéties pour Marguerite ; je dois préciser que, pour ce qui est du prince don Juan, les choses ne furent pas plus simples. En effet, cinq tentatives échouèrent avant que ne fût scellé son mariage.

La première fois que l'on envisagea une possible union de don Juan, ce fut avec la Beltraneja, la grande rivale d'Isabelle, au moment de la conquête du trône. Nous sommes en septembre 1479 : la

Beltraneja a dix-huit ans et le prince don Juan un an et demi. Aux négociations qui suivirent la défaite de sa rivale, Isabelle la plaça devant l'alternative suivante : ou bien elle épousait le jeune don Juan, ou bien elle choisissait la vie religieuse. Elle opta pour le couvent, au grand soulagement de la souveraine qui voyait ainsi la Beltraneja définitivement éloignée de la vie publique. Tout cela n'avait été qu'un jeu politique.

Mais, quelques mois plus tard, nouvelles négociations : des échanges d'ambassadeurs ont lieu avec l'Angleterre pour mettre au point le mariage entre une fille d'Édouard IV et don Juan. La mort du roi, en 1483, brisa brutalement ces projets.

Cette même année – le prince a cinq ans –, on élabore un autre projet, en Navarre maintenant. Il s'agissait d'attirer ce petit pays dans la zone d'influence espagnole, en contrecarrant les ambitions françaises. Isabelle proposa de marier l'héritière du royaume de Navarre avec le prince. La diplomatie française fit échouer le projet.

Dans les années 1486-1488 deux nouvelles tentatives de mariage : d'abord, une napolitaine, avec la fille du roi de Naples. Une telle union aurait resserré les liens entre les deux familles régnautes et renforcé la position espagnole en Italie.

Mais on peut supposer que le projet n'apparut pas suffisamment intéressant à la Couronne espagnole, car, peu de mois après avoir entamé ces négociations, les Rois Catholiques élaborèrent un nouveau projet d'alliance qui vise cette fois le duché de Bretagne. Mais ce fut un nouvel échec. La duchesse Anne préféra épouser le roi de France.

La sixième tentative fut donc la bonne, mais il faut préciser que les négociations qui conduisirent au mariage de don Juan et de Marguerite furent longues et semées d'embûches. Don Juan épousera Marguerite et Jeanne, Philippe. Un humaniste italien, Anghiera, note les remous diplomatiques qu'ont provoqués ces projets d'union. La France se sent agressée et prétend les faire échouer :

Le Français ne voudrait pas que ces unions se réalisent et cherche par mille conduits à faire échouer le plan, car, de loin, il voit qu'autant de

pouvoir rassemblé signifiera pour lui un énorme péril. Mais ces effets sont vains, car l'affaire est maintenant bien lancée².

Nous constatons donc que conclure un mariage entre des descendants de deux couronnes n'est pas chose facile. Il s'agit d'un véritable traité entre deux nations qui scellent ainsi leur alliance. La politique matrimoniale est directement liée aux problèmes de politique internationale et la Raison d'État prime sur toute autre considération. Enfants, infantes, princes et princesses sont très souvent de simples pions que l'on déplace dans une grande partie d'échecs qui se joue entre parents et ambassadeurs interposés. Pour la conclure, il faut souvent plusieurs manches.

Mais, ayant eu l'honneur de vivre en la compagnie de don Juan et de Marguerite, trois années durant, le temps d'écrire leur biographie, je ne veux pas me contenter de cette conclusion partielle que je viens d'exposer ; je voudrais, dans la dernière partie de mon exposé, vous livrer quelques considérations plus précises sur leur mariage qui, de surcroît, sont éclairantes pour l'institution matrimoniale en ce moment historique³.

On peut d'abord se faire une idée plus précise sur les multiples cérémonies qui constituent le rituel du mariage. Une remarque préliminaire : les souverains décident de donner à ces cérémonies le maximum d'éclat : ils marient leur fils unique, seul héritier de leurs couronnes. L'événement doit être fêté avec tout l'apparat possible. Aussi déciderent-ils qu'on ne regarderait pas à la dépense. Tout devait se situer à la hauteur de la gloire qui entourait leur règne et répondre à la

mesure — ou plus exactement à la démesure — de l'attente de leurs sujets⁴.

Les festivités nuptiales se dérouleront durant tout un mois et présenteront trois moments forts : les épousailles dites « *desposorios* », la cérémonie religieuse de « *la velación* » et enfin la noce ou « *boda* », point culminant des célébrations.

Parlons seulement du « *desposorio* ». La cérémonie se déroula dans les salons de la Casa del Cordón, à Burgos, le dimanche des Rameaux. Ce fut le cardinal archevêque de Tolède, primat d'Espagne, qui reçut le consentement des époux, en présence des principaux personnages de la Cour rassemblés pour être témoins des « paroles échangées » ou « *palabras de presente* ». La maîtresse des lieux est « *la madrina* », c'est-à-dire le témoin officiel de l'échange.

Cette célébration fut organisée dès le lendemain de l'arrivée des promiss dans la ville. Pourquoi cette précipitation ? Anghiera, une fois de plus, nous donne l'explication : don Juan brûlait d'impatience aux côtés de Marguerite. Il écrit :

Notre jeune homme, se consumant d'amour, obtint de ses parents qu'on lui prépare le lit conjugal, parvenant enfin à connaître la douceur s'endormir dans les bras de son épouse.

Ce qui signifie que l'Église et la société considéraient que l'échange des consentements au cours de la cérémonie des épousailles était l'essentiel du sacrement. La suite n'affectait en rien la validité de l'union : elle n'était que la mise en scène du rite « *in facie ecclesie* ».

Ainsi nous constatons qu'un mariage, à l'origine éminemment politique, provoqua la rencontre de deux jeunes gens fort épris l'un de l'autre. Leur union apportait à l'Espagne une grande bouffée d'espoir. Tous leur souhaitaient, comme dans les contes, de vivre heureux et d'avoir beaucoup d'enfants, dans l'intérêt même du pays.

Ma deuxième observation est la suivante : en cette fin de Moyen Âge, le mariage est une institution qui est entourée de préjugés. L'état

2. L'ensemble des lettres de Pedro Mártir de Anghiera a été publié sous le titre de *Epistolario* dans la série des *Documentos inéditos para la historia de España*, tomes 9 à 12. Il s'agit là d'une source exceptionnelle pour bien connaître certains aspects essentiels de l'histoire des Rois Catholiques, vue à travers le regard d'un témoin privilégié.

3. Voir Louis CARDALLAC, *L'Espagne des Rois Catholiques. Le prince don Juan, symbole de l'apogée d'un règne, 1474-1500*, Paris, Eds. Autrement, 2000. Dans cette biographie nous développons certains aspects de la vie du Prince qui sont ici à peine ébauchés.

4. Voir le chapitre 7, « Burgos et le mariage du prince », pp. 156-177, de l'ouvrage cité à la note précédente.

de perfection est la vie consacrée à Dieu dans le célibat. L'Église, en faisant du mariage un sacrement, en même temps qu'elle le dignifie en le sacrifiant, invite les jeunes époux à respecter certaines normes. Elle leur fait savoir qu'il doit être pour eux un élément de salut, mais si l'on ne respecte pas les règles qui s'y rattachent, il peut se convertir en cause de perdition tant de l'âme que du corps.

Le cas du jeune don Juan est un exemple malheureux des conséquences néfastes de la passion. J'utilise, une fois encore, le témoignage d'Anghiera qui, à travers sa correspondance, nous tient au courant des faits et gestes du jeune couple.

Que constate-t-il ? Que le prince a les traits tirés, un très mauvais aspect physique qui fait peine à voir, spécialement lorsque, dans la matinée, il sort de ses appartements. Les médecins vont même jusqu'à informer la reine qu'un tel état « peut provoquer un ramollissement de la moëlle et une faiblesse stomacale ».

Les médecins, tout comme les courtisans, ne s'y trompent pas. Pour eux une seule cause : la fougue que met le prince à accomplir son devoir conjugal. Ils présentent leurs arguments à la reine et lui demandent d'imposer aux jeunes époux une trêve : pour un temps, ils ne devraient pas cohabiter. Isabelle tranche aussitôt le débat : on ne doit pas séparer ce que Dieu a uni. Anghiera, désabusé, manifeste à son correspondant romain ses plus grandes craintes : « la copulation trop fréquente met le prince en danger ».

Deux ans plus tard le prince décéda et ainsi naquit la légende du « prince qui mourut d'amour »⁵. Bernaldez va même plus loin puisqu'il écrit que don Juan mourut « au paroxysme du plaisir », « *en el hervor del placer* »⁶.

Mais les légendes ont la vie dure. Quand Hurrado de Mendoza rappelle les désastres que peuvent exercer les excès sexuels chez les personnes faibles, il précise :

Parmi eux, il faut citer le prince don Juan qui serait souverain de ce pays s'il vivait encore.

5. Le duc de Maura publia à Madrid en 1944 une biographie du prince qu'il intitula : *El Príncipe que murió de amor*.

6. Voir A. BERNÁLDEZ, *Memorias del reinado de los Reyes Católicos*, éd. et étude de Manuel Gómez Moreno y Juan de Carriazo, Madrid, 1962.

Quant à Charles Quint, il rappelle, en 1543, à son jeune fils Philippe, le triste exemple de don Juan et l'incite vivement à ne pas abuser des plaisirs du mariage :

car, outre que cela est préjudiciable à la croissance du corps et à l'énergie corporelle, souvent cela met dans un tel état de faiblesse que cela vous empêche d'avoir des enfants et même vous ôte la vie, comme cela est arrivé au prince don Juan, et c'est d'ailleurs pour cela que j'ai hérité ces royaumes.

Encore plus tard, lorsque Jean-Manuel, fils de Jean III, mourut à Lisbonne en 1554, on donna à sa mort la même raison et l'on évoqua le destin de don Juan. Jean-Manuel avait épousé, à l'âge de quinze ans, Jeanne d'Autriche, fille de Charles Quint. Leur fils deviendra roi sous le nom de Sébastien 1^{er} dit « le roi chevalier ».

En ce moment de transition du Moyen Âge à l'époque moderne, le mariage apparaît donc, chez les Grands, comme une institution qu'il faut savoir dominer et utiliser pour conforter le patrimoine du pays dont on a la charge et, pour l'Église, un sacrement qu'il faut respecter et apprécier à sa juste mesure, en user et n'en point abuser.